

ENTROPIE

Tu cesseras de craindre en cessant d'espérer.
Sénèque

— Allons, ne faites pas cette tête ! Je savais que ma demande de grâce serait rejetée. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il était inutile d'en formuler une, cela ne pouvait que conforter ce tribunal dans ses convictions. Tous les procès du monde n'y changeront rien. Sachez que vous m'avez bien défendu ; l'Histoire retiendra votre nom et oubliera ceux de mes juges.

— La sentence est terrible, Maître : la peine capitale !

— Je l'attends en paix. Laissez-moi, maintenant que tout est consommé. Si ma route s'achève ici, pour vous tout commence.

Il hésita à sortir de la cellule. Je m'en approchai et posai ma main sur son épaule.

— Je serai à vos côtés aux heures difficiles. Partez et ne regrettez rien !

La porte s'ouvrit à sa demande et il s'enfuit presque. Il ne voulait pas que je le voie pour la dernière fois avec des larmes aux yeux. À nouveau seul, je retournai m'asseoir, m'abandonnant à mes souvenirs.

Ma solitude fut de courte durée. Mes bourreaux se présentèrent au bout de quelques minutes. L'État n'avait manifestement pas l'intention de laisser traîner les choses. Je croyais être détaché de la réalité l'heure fatale venue, mais un frisson d'angoisse coula entre mes épaules. L'inquiétude s'empara de moi, inopportune, mettant à mal mes résolutions ; néanmoins je me ressaisis, déterminé à ne pas faire preuve de faiblesse devant ces hommes.

Ils étaient coiffés de l'antique perruque poudrée et semblaient issus du même moule : nez aigus, petits yeux foncés, lèvres minces.

— Abandonnez toute espérance ! commença rituellement l'un d'eux.

C'était là la formule traditionnelle destinée aux condamnés à la peine capitale. Je savais que ce n'était que du formalisme, que ces mots n'avaient aucun sens.

— Voici votre conditionnement, reprit un des hommes. Il vous est infligé la peine qu'appelle votre faute.

Il me tendit l'instrument de mon châtiment. Mes bourreaux exécutaient leur tâche sans sentiment. En silence, je pris ce cristal funeste et le considérai avec horreur. Son réseau subtil recérait une réponse tendancieuse à la question que tout homme se pose sur son destin. Le mien y était scellé.

— Anamor, vous vous êtes livré sans retenue à des activités visant à instaurer dans le cœur des hommes de faux espoirs. Le Tribunal vous a reconnu coupable de folie mystique. Vous serez oublié. Dans leur clémence, les juges vous invitent à exercer vos talents dans une branche malencontreuse de l'Histoire. Peut-être serez-vous utile à ces hommes et femmes d'un temps plus farouche ? Leur problème est à la hauteur de vos ambitions. Le cristal vous guidera.

Sans un salut, ils sortirent. Je savais qu'au cœur de la gemme que je tenais s'activait un processus qui allait m'entraîner vers les rivages d'une autre époque, qui aurait pu être, se développer, mais que l'État avait isolée comme une branche morte dans le grand arbre du temps et de l'espace. Je devinais mes tourmenteurs ricanants, avides d'observer mes déconvenues dans cette impasse de l'Histoire où ils allaient me déposer.

Je fixai le cristal et celui-ci me livra son secret. Je n'avais plus d'avenir sous ce ciel et l'univers qui m'était dévolu accumulait toutes sortes de difficultés. Il semblait que, quels que soient les efforts déployés, rien n'arrêterait le mouvement qui s'y était mis en branle, poussant cette humanité dans le chaos. C'était l'illustration parfaite de mes théories et un terrain d'essai de première grandeur pour moi.

Les connaissances assimilées sur mon nouveau monde, la pierre me précipita dans les méandres du temps.

Je savais que mon corps resterait prisonnier de mon époque d'origine et serait alors sans vie. Les bourreaux pénétreraient à nouveau dans ma cellule, m'emporteraient et m'incinéreraient. Il n'y aurait ainsi jamais de retour possible. Seul mon esprit subsisterait, jeté au fond d'un puits aux ramifications multiples. Guidé par les instructions du cristal, il se jouerait des siècles et des dimensions et irait droit vers le monde et l'époque de mon supplice. Je savais que j'y occuperais le corps d'un autre dont

l'essence serait détruite, et je n'ignorerais rien de sa vie. La peine qui m'était infligée retentirait malheureusement sur lui, car une conscience ne se partage pas. C'était une loi implacable, dont je ne pouvais empêcher l'application. En conséquence cela ne suscitait en moi qu'une relative émotion.

C'est ainsi qu'en ce matin du 23 mai 202., l'homme qui s'éveilla dans les appartements privés du Secrétaire Général des Nations Unies, à New York, ne possédait plus que l'apparence de celui qui s'y était endormi la veille au soir.

J'ouvris les yeux, les sens en alerte, assurant mon emprise sur ce nouveau corps. La flamme qui l'animait précédemment s'était éteinte, mais les souvenirs et les fruits de son expérience me demeuraient acquis. Je restai immobile, percevant l'environnement comme si je le découvrais du bout de doigts invisibles. À mes côtés, la compagne de celui dont j'avais investi l'enveloppe charnelle reposait encore. À travers les persiennes, l'aube éclaircissait les murs de la chambre, tirant de l'ombre les épaisses tentures sombres et les tableaux de Matisse dont mon hôte malchanceux avait aimé s'entourer. Comme il était facile de devenir un autre, de s'approprier ses goûts tout en conservant sa différence ! Aucun bruit ne filtrait de la grande métropole qui s'étendait au pied de l'immeuble. Seule la respiration régulière de Clara troublait le silence. Son prénom m'était venu spontanément aux lèvres ! Les draps moulaient ses formes prometteuses, mais je savais que je n'étendrai pas la main vers sa peau chaude, prélude à des caresses toujours plus accentuées puis à une étreinte passionnée. C'eut été me renier.

Mes juges avaient rendu une sentence sournoise : ils avaient voulu que je foule du pied mes valeurs, que l'échec soit ma vraie punition, que la tentation d'aller à l'encontre de mes convictions soit permanente. Maudits soient-ils ! Cependant ils me sous-estimaient : je n'avais pas l'intention de leur offrir le spectacle qu'ils espéraient. En prenant garde de ne pas réveiller Clara, je sortis du lit et m'approchai d'une baie. Écartant deux lames des persiennes, je découvris le panorama de la cité, avec ses vagues successives de buildings et les ravins de ses rues. Le soleil pénétrait déjà dans ces canyons que j'imaginai bruyants. Ce monde condamné était désormais le mien. Il accumulait les handicaps, menaçant une humanité qui vivait dans la fièvre, la brièveté et l'extravagance car des gènes résistants faisaient de l'homme de ce temps un animal agressif et égoïste, précipitant sa propre perte. Ainsi, même si dans l'ensemble les populations comprenaient ce qu'elles devaient faire pour se sauver, leur nature les empêchait de suivre la voie de la raison. La vraie crise de ce monde était bien celle de la sagesse ! La liste des périls était interminable. Il valait peut-être mieux se demander ce qui pouvait encore aller bien ! Le gaspillage des ressources faisait écho à la frénésie de ses habitants, esclaves d'un modèle alimenté par l'avidité et le besoin irrésistible de posséder des biens matériels. Le point de non-retour était dépassé, ouvrant pour moi un horizon fantastique.

Bien sûr, rien ne m'interdisait de laisser aller les choses, d'observer ces peuples sombrer dans l'abîme, de jouir de l'embrasement des nations depuis mon balcon, avant d'être emporté à mon tour par la tempête. Je pourrais vérifier l'exactitude de mes théories, m'amuser de la panique des foules, de l'effondrement des cités... Ce serait bien sûr complaire à certains observateurs invisibles qui se gausseraient d'une telle issue.

J'entendais bien les décevoir ! Mon arrivée m'ouvrait des perspectives : je remettrai ce monde sur la bonne voie. En réalité il n'existait pas de continuité dans le temps car, à partir du présent, rien n'était vraiment écrit. J'imaginai mes juges lointains, impatients de suivre dans le faisceau des destins possibles, celui qui s'affirmerait avec force et signerait mon échec. Ou ma réussite ? Avant de la leur jeter à la face comme un camouflet, je devrais accentuer les tendances en cours. Dans le contexte qui m'entourait, la mondialisation accélérerait la volatilité des marchés, les tensions sur les matières premières et les pénuries alimentaires. L'instabilité grandissait, aggravant les crises économiques et sociales toujours plus aiguës et rapprochées. Ces phénomènes entraient en résonance, semant la dévastation et créant les conditions du chaos, et c'était une évolution logique. Sur ces bases, je devrais appliquer la méthode que j'avais prêchée et qui m'avait valu cette déportation, en posant les conditions nécessaires pour atteindre le but que j'avais entrevu pour l'Homme. Dans ce monde l'heure était favorable. Sans un bruit, je me dirigeai vers la salle de bain. Là, un miroir me renvoya mon image, et je me découvris physiquement. L'onde réfléchissait les traits d'un homme mûr, aux cheveux grisonnants coupés courts, aux yeux foncés, au front dégagé. Une moustache apportait une touche d'originalité dans ce visage sévère. Je me sentais étrangement familier des lieux. La pièce était immense, carrelée d'un marbre aux veines noires, et ses équipements affichaient un luxe d'assez mauvais goût selon moi. Je songeai à nouveau à cette Terre devenue mienne et aux calamités qui s'y déclaraient. Deux au moins illustraient à

merveille les conséquences cliniques résultant des excès de ses habitants. La première tenait dans l'extinction irréversible des insectes, dont les plus emblématiques : les abeilles. Désormais, des hordes de saisonniers issus de nations déshéritées s'y substituaient. Il fallait procéder manuellement à la pollinisation des plantes – si l'on voulait continuer à manger quelques fruits – et les gigantesques migrations ainsi provoquées radicalisaient des politiques agricoles déjà durement éprouvées par les aléas climatiques. L'autre grand fléau sur cette Terre était la fuite catastrophique de pétrole dans le Golfe du Mexique qui méritait, désormais le surnom de golfe noir. Un gigantesque barrage, sans cesse reconstitué, tentait d'endiguer l'expansion d'une nappe qui enflait continuellement, envahissant l'Atlantique, précipitant le déclin des espèces maritimes. Enfin, se superposant à ces manifestations majeures, il fallait ajouter la prolifération nucléaire, la pollution des mers par l'accumulation de millions de tonnes de déchets compromettant la chaîne alimentaire, l'emballement du climat, les pandémies meurtrières. Et bien sûr - c'était là une conséquence directe de ces dérèglements - l'envolée démographique pesait sur les pays les plus pauvres. Ce tableau s'enrichissait de conflits variés au Proche-Orient, en Afrique et en Asie et d'intégrismes religieux meurtriers. Tout cela m'enthousiasmait ! J'allais enfin appliquer mes théories, montrer que la voie du salut résidait dans l'entropie. Lavé et rasé, je m'habillai puis gagnai l'ascenseur privé qui m'emporta vers mon bureau, trois étages au-dessus.

Une fois installé dans ce lieu qui me parut étonnamment familier, je me fis servir un petit déjeuner par un majordome et consultai mon agenda. Pas de séance plénière aujourd'hui, mais une succession d'entretiens avec une palette d'ambassadeurs. Ceux-ci représentaient quelques-unes des nations que je devais cibler dans le cadre du jeu à venir.

Le premier sur la liste s'appelait Sakrar Ashander et était Indien. Avec satisfaction, j'observai que mon assistante ne relevait aucun changement en moi. Son efficacité était redoutable : la revue de presse était impeccable, l'organisation des rendez-vous parfaite, et une note documentaire enrichissait chaque thème. Elle était jeune, jolie et peut-être aurais-je pu faire en sorte que nos relations dépassent le strict domaine professionnel. C'était l'idée générale que me livraient les souvenirs de mon prédécesseur, mais je n'avais pas son appétit pour la gent féminine.

J'eus un sourire amusé, tout en observant l'élégante silhouette qui s'éloignait de ma table de travail. Revenant à la réalité, je décidai de mettre en musique les premières mesures de la partition destinée à bouleverser l'ordre des choses. Un début d'excitation s'empara de moi à l'idée de peser sur le destin d'un monde. Jouer au demiurge n'est-il pas au terme de toutes les ambitions ?

En tant que Secrétaire Général des Nations Unies je savais que je n'étais qu'une marionnette de luxe entre les mains des puissances qui disposaient du droit de veto au Conseil. Elles ignoraient juste que je n'étais plus tout à fait le même personnage qu'hier...

Il me fallait d'abord briser le carcan administratif qui me retirait tout pouvoir, réécrire les règles du jeu et pousser l'humanité vers la Vérité pour l'annonce de laquelle on m'avait condamné.

Une lumière clignota sur le poste de mon bureau. Nathalie m'annonça l'arrivée du plénipotentiaire de l'Inde.

— Introduisez-le, répondez-je.

Les dés roulaient.

Sakrar Ashander était un homme élégant, grand, d'un commerce agréable. Un large sourire illuminait son visage et nous nous fîmes une accolade fort peu protocolaire. Sa diplomatie habile faisait des miracles dans les couloirs d'une assemblée où se tramaient de multiples intrigues. Il souhaitait m'entretenir d'une manière un peu décousue sur les relations difficiles qui opposaient son pays à son puissant voisin, la Chine.

— Mon cher, vous êtes rayonnant, fis-je pour le mettre tout à fait à l'aise.

Après les politesses d'usage, je pris l'initiative.

— Monsieur l'Ambassadeur, nos amis Chinois vous causeraient-ils de nouveaux soucis ?

— Monsieur le Secrétaire, ce serait exagéré, nous parlons plutôt d'un échange de points de vue.

— Certes, répliquai-je, l'Inde et la Chine constituent deux grandes puissances économiques, militaires et démographiques. Je remarque que, si vous n'adressez pas les mêmes marchés, vos besoins en matières premières sont considérables.

— Oui Monsieur le Secrétaire, mais nos pays sont d'abord des réservoirs de femmes et d'hommes. Vous n'ignorez pas que depuis la disparition des abeilles, des fractions considérables parmi nos peuples œuvrent dans des pays tiers. Nos diasporas sont mêmes parfois en passe de dépasser en nombre les habitants de certaines contrées !

— Exact. Auriez-vous un litige avec votre voisin ? Aucune information ne m'est parvenue en ce sens.

— Il n'y a rien de nouveau Monsieur le Secrétaire, en dehors de quelques bouffées de fièvre par-ci par-là. Ce n'est pas pour prévenir une telle tension que je vous sollicite.

— Que craignez-vous ? Tous ces mouvements migratoires renforcent votre influence !

— Disons que cette compétition contrarie nos relations avec cette autre nation pourvoyeuse qu'est la Chine.

— Voyons, Monsieur l'Ambassadeur, les pays agricoles ne peuvent plus se passer de vous, leur survie dépend de votre main d'œuvre ! Que reprochez-vous à nos amis Chinois ?

— Il se produit des effets, disons inattendus, Monsieur le Secrétaire Général. Il suffit simplement d'observer l'évolution de nos budgets militaires. Sur ce nouveau marché la Chine semble déterminée à prendre plus que sa part.

Il n'y avait là rien de surprenant, si ce n'est que cette dérive allait dans le sens de mes desseins.

— Vous savez, repris-je, la Chine a toujours consacré une importante partie de ses ressources à son armée. Il semble presque ordinaire que certains états se lancent dans une course militaire effrénée. Réfléchissons : cette escalade n'offrirait-elle pas l'occasion de lancer un signal clair en incitant l'Institution que je représente à intervenir pour dénoncer cette surenchère ?

— La Chine n'écoute qu'elle même !

— Bien sûr Monsieur l'Ambassadeur, fis-je dubitatif. Ainsi vous ne m'entretendriez de ce sujet que dans un simple but d'information ? Écoutez, je pense souvent à l'Inde. J'ai toujours trouvé injuste qu'un pays comme le votre, fort d'un milliard d'habitants, ne dispose pas du droit de veto au Conseil, à l'égal de ces petites nations mesquines que sont la France et le Royaume-Uni !

— Monsieur le Secrétaire, c'est un avatar de l'Histoire et cela ne change pas grand-chose...

— Oui, vous mettez durement en lumière l'impuissance de notre Institution. Pourtant, si l'heure était venue de rebattre les cartes ?

— Mais vous-même Monsieur le Secrétaire, n'êtes-vous pas...

— Je suis Espagnol, ce qui m'épargne ce parti pris ! Mais peu importe, je souhaiterais vraiment qu'un juste équilibre prévale entre nos membres, et le privilège accordé à quelques-uns nous prive d'un réel pouvoir de police sur les nations ! Voyez, à travers le cas que vous m'exposez, comme cette carence est criante !

— Pardonnez-moi Monsieur le Secrétaire, mais je ne suis pas certain que l'ONU ait la capacité d'imposer sa loi.

— Et pourtant ! Le Grand Soir approche et la solution est sous nos yeux, sous la forme d'une autorité universelle à laquelle s'assujettiraient toutes les parties !

— Vous rêvez Monsieur le Secrétaire, sauf votre respect. Les rêves ne se réalisent jamais en politique.

— Vous le pensez vraiment ?

— Oui !

— Voyez-vous Sakrar – si je puis vous parler librement – je crois que la connaissance par l'homme de sa condition, grâce à ce don que l'on appelle la conscience, est la marque d'une affection dans le règne du vivant. Selon moi l'éveil à la pensée altérerait l'évolution naturelle et précipiterait un désordre irréversible. Avez-vous remarqué comment s'emboîtent les éléments qui orientent notre histoire ? Prenez la sexualité par exemple : l'homme n'est plus soumis au rut, ou plutôt, le rut est devenu permanent chez lui, parce que, du fait de son intelligence, la reproduction n'est plus le seul moteur de son désir. L'agressivité du mâle qui s'exerçait dans le cadre de l'appropriation d'un territoire ou d'une femelle face à la concurrence de ses congénères n'est plus jamais retombée. C'est ainsi que la guerre fut inventée.

Travaillant à l'instinct, j'ignorais quelle serait sa réaction au regard de la direction que je donnais à notre entretien. Il me sembla néanmoins qu'il me regardait comme si je venais d'ailleurs, ce qui était tout à fait le cas.

— Voyons, repris-je pour dissiper son étonnement, une maladie peut parfois se soigner. Pensez-vous qu'il existe un moyen de changer le cours des choses ?

— Je ne sais pas, Monsieur le Secrétaire. Vous imaginiez que transférer les souverainetés nationales à l'ONU pourrait être une solution. Sur le papier sans doute, mais je crois simplement que l'on ne barre

pas d'un trait des cultures où s'amalgament langues, traditions, nationalismes, croyances, intérêts particuliers et collectifs, rancunes et méfiances.

— Mais si, Sakrar ! Plus une construction est complexe, plus elle est fragile et donc plus elle est facile à détruire. Il existe un mot pour cela : révolution.

Un silence s'installa entre nous, puis :

— C'est-à-dire... commença-t-il en me regardant avec une curiosité renouvelée.

— Voyons, Sakrar ! Considérons notre situation de façon rationnelle: de quels remèdes disposons-nous pour soulager l'humanité des maux qui la rongent ? Comment pouvons-nous éviter la catastrophe qui se déploie sous nos yeux ?

— Je n'en sais rien (il en oubliait de me donner du « Monsieur le Secrétaire »). Bien sûr, réunir des nations autour d'une même bannière renverserait sans doute la tendance. Mais vous savez comme moi que nous entrons là en utopie !

— Pourtant l'ONU forme un embryon de structure. J'aime à penser qu'une impulsion donnée au bon moment et au bon endroit relancerait un espoir somme toute ancien.

— Moi aussi, Monsieur le Secrétaire. Mais il faudrait un messie pour lancer une telle croisade !

— Vous oubliez ce sentiment d'urgence qui nous étreint, la peur devant l'apocalypse qui s'accroît. Nous disposons d'un socle avec l'Institution. Si l'on rappelle maintenant que le pouvoir ne se quémante pas mais se prend...

— Vous l'avouez vous-même, Monsieur le Secrétaire, vous êtes sans moyens, sans troupes.

— Je ne suis pas seul ! Tenez, prenons votre exemple : je sais que votre gouvernement vous écoute et se soucie de l'avenir. Je le sais attentif à vos conseils.

— J'ai toujours été un interprète fidèle de vos propos Monsieur le Secrétaire. Je vous comprends mais je n'entrevois aucun moyen pour concrétiser un projet qui relève de l'utopie.

— Voyons, ne serait-ce pas un peu celui que vous caressez en secret, Sakrar ? Enfin, nous n'en sommes pas à sa mise en pratique ! Insinuer un peu partout qu'une autorité universelle représenterait l'unique solution pour éviter la catastrophe annoncée serait une avancée considérable. Le concept précède toujours l'action !

— Imaginez-vous toutes les barrières barrant votre route ?

— Une montagne, cela se grignote, Sakrar. Rêvez donc à une révolution qui permettrait à chaque homme de connaître le bonheur lors de son bref passage sur Terre ! Oui, il y aurait un prix à payer et des larmes à verser avant de prétendre aborder un futur radieux.

— Sauf votre respect, vous vous égarez, Monsieur le Secrétaire. Voyez les vagues loqueteuses qui déferlent depuis l'Afrique, les misères, les guerres, les famines, toutes ces haines accumulées et ces deuils ! La nature est lasse, saccagée, les ressources se raréfient ! En vérité je crains que tout ne soit déjà joué et que nous n'ayons plus la capacité de changer le cours des choses !

— Comment dit-on déjà ? Perdu pour perdu ? Je vous propose d'embrasser une cause comme il ne s'en est jamais offerte au monde, celle de l'espoir de ne plus voir nos enfants grandir dans la peur. En vérité je dis qu'il existe un chemin que nous pouvons suivre en tant qu'espèce douée de conscience : celui de la rédemption, du pardon, de la délivrance.

— Vous ne balaieriez pas des siècles de mauvaises habitudes ni la puissance des états, la dictature de l'argent, l'intransigeance des religions, l'attrait égoïste de certains pour le pouvoir !

— Si, par la parole !

— La parole ?

— Souvenez-vous, Sakrar, que l'Homme se soumet à la puissance de la parole. Quand la crainte tourmente les esprits, ceux-ci entendent alors le message de celui qui leur offre la perspective d'un salut.

— Une approche taoïste en quelque sorte ?

— Oui, il y a une analogie.

— Et vous seriez ce... messie ?

J'écartai cette remarque d'un geste.

— Qu'en pensez-vous ?

— Vous me troublez. Que vous est-il arrivé, Monsieur le Secrétaire ?

— Disons que je suis habité par une conviction grandissante qui m'ordonne d'agir devant l'urgence de la situation !

— Mais votre fonction vous permet déjà de ne pas demeurer inactif. Certes, quand tout a échoué, pourquoi ne pas se lancer dans les plus folles tentatives ? Mais je reste dubitatif. L'Homme rêve

d'accomplissement mais il vit dans la poursuite d'un but qui lui échappe sans cesse. Je rapporterai à mon gouvernement votre position bienveillante en ce qui concerne un siège permanent au Conseil. Et je tairai sans doute la suite de notre entretien.

— Eh bien, Sakrar, ce sera déjà un début. Je prédis que nous vivrons bientôt des temps historiques.

— D'une façon ou d'une autre, Monsieur le Secrétaire Général.

Une fois seul, atablé devant mon bureau vierge de tout dossier, je méditai sur les conséquences de notre échange. La perspective d'hostilités entre l'Inde et la Chine n'était pas pour me déplaire. J'allais laisser sciemment cette situation dégénérer. J'entamerai ainsi la phase délicate d'un plan dont je n'entrevois pas encore tous les développements. Je devrais, en sous-main, provoquer une campagne médiatique qui créerait les conditions d'une tension entre ces belligérants qui s'affronteraient au début par démentis interposés avant d'en venir aux mains. Je ferai montre en public de bonne volonté tout en soufflant en cachette sur les braises.

Mais ces deux pays n'étaient pas les seuls à m'intéresser. L'écran de mon agenda me rappela que mon prochain visiteur, le dernier de la matinée, Ali Kahmeiry, digne représentant de l'Iran, était une cible de choix.

Ali Kahmeiry, sous une apparence très « gardien de la révolution » était un homme redoutable, adepte des négociations tortueuses que son pays menait pour s'affirmer comme puissance majeure au Proche et Moyen-Orient. Le charme était inopérant sur un tel individu et de même, l'évocation de lendemains sombres ne le toucherait pas. Il se faisait de ses semblables une idée précise, postulant que ceux-ci ne se soumettent pas aux lois de la nature, mais imposent – au nom du droit divin - leurs destins aux êtres et aux choses. Ce qui se produisait sous ses yeux relevait du déterminisme de son dieu sans visage.

« Et s'il avait raison, si tout était voulu, si je ne faisais qu'obéir à une volonté supérieure ? »

Je chassai cette idée déroutante de mon esprit. Dieu avait abandonné son œuvre et remis ses pouvoirs entre les mains de ses créatures, qui ne savaient qu'en faire. La flamme qui animait l'Iranien le rendait sensible aux sirènes du mysticisme et donc capable d'embrasser spontanément une cause bien éloignée de celle pour laquelle il se vouait au départ.

Nathalie l'introduisit. C'était un homme entre deux âges, droit, un peu maigre, au front dégagé, barbu, et dont les yeux extrêmement mobiles balayaient tous les détails de mon bureau. On se savait en présence d'une intelligence agile, disséquant chaque phrase pour en interpréter toutes les intentions. Je me levai de mon siège à son approche et il s'inclina respectueusement devant moi.

— Excellence, lui fis-je en souriant, j'ai une idée du sujet qui vous préoccupe !

— Je savais que je ne pourrai rien vous cacher Monsieur le Secrétaire, persifla-t-il à son tour.

— Venez, asseyez-vous. Il s'agit d'Israël et de sa réaction depuis que vous avez annoncé que vous déteniez la bombe à neutrons ?

Il opina.

— Une bombe seule ne sert à rien Excellence, encore faut-il un vecteur rapide et furtif pour la projeter chez l'ennemi !

— Ils savent que nous l'avons. En quoi la possession de cette arme serait-elle moins légitime pour l'Iran que pour Israël ?

— Je ne saurais répondre, fis-je prudent. C'est la capacité de ne pas en faire usage qui est essentielle.

— Notre volonté est bien de dissuader. Nous avons toujours été agressés et l'état Juif nous menace !

— Ne vous moquez pas de moi, vous savez bien que c'est la réaction à une forme de complaisance de votre gouvernement vis à vis d'éléments, comment dirais-je, radicaux ! Seriez-vous disposés à engager des pourparlers ?

— Il y a la question Palestinienne.

— Je pense qu'il y a un autre frein.

— Qui serait ?

Il me détailla avec un mince sourire.

— Un antagonisme de principe qui proclame que chacun d'entre vous détient la Vérité !

— Croyez-vous vraiment que cela puisse empêcher tout dialogue ?

— Je ne sais pas. Vous êtes mutuellement victimes d'une forme de racisme. Est raciste celui qui refuse la différence qu'affiche l'autre.

— La révolution islamique est loin !

— L'Iran renvoie encore une image négative.

— Qu'importe ! Nous savons qu'Israël va saisir cette occasion. Ses dirigeants n'attendent qu'un prétexte pour en découdre !

— Vous ne serez donc pas surpris ! Pourtant vous devez bien vous douter que leurs silos - tout comme les vôtres - sont sous surveillance et que tout missile serait intercepté par l'OTAN.

— Nous ne faisons pas partie de l'OTAN et l'aviation Israélienne a prouvé son savoir-faire.

— Je suppose que vos sites sont enterrés ?

— Bien sûr, mais il existe des bombes perforantes.

— De toute manière il faut être pragmatique. S'il y a mise à feu ou si une cible est atteinte, alors de riposte en riposte viendra l'embrassement général !

— Vous en parlez comme d'une fatalité. Votre rôle ne serait-il pas plutôt d'amorcer des discussions avec Jérusalem pour ramener toute cette tension à des niveaux acceptables ?

— C'est bien ce que je pressentais. Quel dommage !

— De quoi parlez-vous Monsieur le Secrétaire Général ?

Je le devinais contrarié, évaluant les risques d'échec de la mission de bons offices dont il était probablement chargé. Le fait que ses supérieurs m'aient identifié comme un facilitateur dans leur stratégie m'éclairait sur leurs objectifs. Il y avait là une occasion à saisir.

— Il est frustrant, repris-je, que notre Institution ne puisse pas peser sur ces événements. Il suffirait de rendre son action inopposable pour que ce monde devienne plus serein.

— Vous parlez de L'ONU ?

— Voyons, le coupai-je, je peux faire une déclaration, condamner fermement la course aux armements, citer les potentiels belligérants, bref je peux jeter des mots en l'air. Je dois lever le petit doigt pour obtenir que quelques casques bleus s'enlisent au Liban ou ailleurs. Si seulement les forces de l'OTAN étaient intégrées à notre organisation et couvraient toute la planète ! Ne croyez-vous pas alors, Excellence, que nous disposerions d'un bras armé à même de calmer les velléités incendiaires de certains états ?

— Ma foi, fit-il avec un mince sourire, l'Iran ne verrait pas d'un mauvais œil ces forces passer sous une autorité autre que celle des états du pacte atlantique. Mais nous rêvons.

— Même avec l'appui de pays comme le vôtre, l'Inde, le Brésil, le Nigeria et leurs alliés ? Vous détenez l'essentiel des matières premières de la planète et concentrez la majorité de sa population. Imaginez qu'un débat s'ouvre autour de cette question. Que feriez-vous ? Entraîneriez-vous votre bloc dans cette direction ?

J'allais mesurer l'étendue des pouvoirs qui lui étaient délégués. Je le soupçonnais d'être bien plus élevé dans la hiérarchie iranienne que ce qu'en disaient ses lettres de créance.

— Voyons, vous connaissez notre position, réagit-il piqué au vif. Vous savez bien que nous vous soutenons !

— Vous me flattez, mais je ne suis qu'une autorité morale, autant dire pas grand-chose.

— Monsieur le Secrétaire, je répète que votre idée pourrait recevoir de notre part un accueil bienveillant, mais quant à la mettre en pratique...

— Je suis un occidental, avec tout ce que cela soulève dans l'opinion des peuples. La mise en application d'une telle politique exigerait leur concours.

— Votre prestige est réel dans notre pays Monsieur le Secrétaire, et peut s'affirmer davantage si vos actes s'accordent avec nos préoccupations. Cette idée d'intégrer l'OTAN dans l'ONU et de lui donner une compétence mondiale est révolutionnaire !

— Je vous laisse réfléchir à cela. Je rencontrerai les représentants d'Israël. Tant que l'on se parle, on ne se bat pas n'est-ce pas ? Une ouverture est peut-être possible, mais le fond du problème subsiste : celui d'un vrai pouvoir conféré à notre Institution !

— Nous ferions le premier pas, Monsieur le Secrétaire, sous l'égide d'une Organisation capable de faire respecter les termes d'un accord !

J'eus un instant de silence. Je le regardai droit dans les yeux et posai une main sur les siennes.

— L'OTAN est la clef de tout !